

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Humaniser l'homme (Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1975, tome 71, p. 275-277

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Humaniser l'homme

« Pratiquez entre vous l'hospitalité sans récriminer. Le don que chacun de vous a reçu, mettez-le au service des autres, comme de bons intendants de la grâce de Dieu, en sa diversité. » Ces paroles de l'apôtre Pierre ont une sonorité et une urgence des plus actuelles. Car, ce dont nous souffrons le plus aujourd'hui, c'est peut-être la perte du sens profond de l'hospitalité, matérielle encore moins que spirituelle. A tous les niveaux, nous avons tendance à nous ostraciser les uns les autres, à nous condamner sans nuance : nous comportant en possesseurs tyranniques de ce qui, en fait, revêt tous les caractères d'une grâce. Le sens de l'hospitalité fondamentale nous déserte : c'est le Seigneur omniprésent — lien de tout être et de tous les êtres — que nous avons mis à la porte.

Claudel, évoquant un souvenir de son séjour d'ambassade au Japon, écrit : « Derrière la porte fermée, je guette la cloche lentement qui mûrit, un cierge qui brûle, et là-bas, dans le chaos des feuilles, j'entends la voix du coucou par intervalles qui répond à la prédication éternelle de la cascade. Et c'est là que j'ai compris que l'attitude spécialement japonaise devant la vie, c'est ce que, faute de meilleurs mots, car la langue française n'offre pas beaucoup de ressources à l'expression de ce sentiment, j'appellerai la révérence, l'acceptation spontanée d'une supériorité inaccessible à l'intelligence, la compression de notre existence personnelle en présence du mystère qui nous entoure, la sensation d'une présence autour de nous qui exige la cérémonie et la précaution. » Cette attitude révérencielle, dont parle le poète, et qui se traduit spontanément par des silences, des gestes, une parole, quelque chose à l'allure liturgique, révèle une intelligence pénétrée d'esprit, une chair rayonnante d'âme. Réalités séparées aujourd'hui, isolées les unes des autres au point que nous vivons en proie à des exigences opposées. Notre univers se développe simultanément dans le sens d'une hyper-rationalisation (scientifique, technique, et cela

jusque dans les domaines les plus délicats de ce qu'il est convenu d'appeler « les sciences humaines »), et d'une extrême irrationalité. (Faut-il une fois encore faire allusion au déferlement de violence physique, morale, intellectuelle ; à l'utilisation bestiale de l'érotisme ; au recours à toutes sortes de stupéfiants ?) Une unité profonde de l'homme s'efface.

Nous devenons durs et raides dans notre pensée comme dans nos comportements, donnant ainsi naissance à d'incessantes incompréhensions, à d'incessantes inimitiés. Les divergences d'opinions, leurs affrontements sont nécessaires, ils sont souhaitables et bienfaisants, à condition toutefois que nous restions des vivants ! Or, nous tendons à devenir des objets, des mécaniques. Comment ne pas nous rappeler les cris d'alarme lancés, il y a longtemps déjà — mais, hélas ! à peine entendus — par des hommes clairvoyants ? Bernanos, en 1947, parlait de la France contre les robots, et en 1951, Gabriel Marcel dénonçait Les hommes contre l'humain. Du portrait-robot de chacun de nous, le danger est de ne retenir que le second terme. C'est ainsi que notre pensée — souvent fruit d'une irréflexion personnelle — se heurte à celle d'autrui, tout aussi morte.

Perdue la belle liturgie de l'hospitalité.

Tous, néanmoins, nous aspirons encore à être reconnus en profondeur et en vérité. Est-ce toujours possible ? Oui sans doute, mais à une condition — fondamentale : que chacun relie les morceaux épars de son être, en renouant avec la source de son propre mystère. Entrer dans la réalité totale. Une étrange coïncidence, en effet, ne doit pas nous échapper : si nous voulons retrouver l'homme, il faut chercher Dieu, et si nous voulons retrouver Dieu, il faut chercher, faire surgir l'homme. N'est-ce pas un enseignement du mystère de Noël que nous allons célébrer ?

Pour cela, il conviendrait que nous parvenions à redonner à notre intelligence, à notre esprit, toutes ses dimensions, où se mêlent et se compénètrent le rationnel et ce que Soljénitsyne appelle l'irrationnel.

Un extrait du Journal de Charles du Bos, réfléchissant à notre attitude face aux paroles de l'Évangile, pourrait nous aider à mieux comprendre :

« ... ce qui passe notre entendement, c'est que ces paroles ne se laissent pas à notre gré concilier en un « corps de raison » (...) Peut-être le vice dernier de notre esprit est-il, non point tant de vouloir la cohérence, que d'être assuré que notre esprit même est capable de toujours percevoir la cohérence quand il s'agit du plan qui entre tous

nous transcende. Peut-être à cet égard n'y a-t-il pas de parole plus sage et plus profonde que celle de Bossuet quand il dit : « Il nous faut tenir solidement les deux bouts de la chaîne, même si nous n'arrivons pas à voir le milieu par où l'enchaînement se fait. » Je me représente la Vérité incréée comme un immense cercle : à telle heure de notre vie tels points du cercle s'illuminent ; à chaque descente de l'état de grâce, il s'en illumine sans cesse de nouveaux ; et parce que, entre les phrases, il demeure des zones d'ombre, faute de voir l'éclairage d'une rampe ininterrompue, ou bien nous décomptons les lumières visibles, ou bien au contraire nous tenons celles que nous vîmes pour épuisant le cercle entier, et nous reléguons ce qui nous choque, nous choque parce que nous échappe, dans l'imaginaire, le mythique ou l'apocryphe. »

Cette attitude vraie, retrouvée face à Dieu, face au Seigneur Jésus, et donc face à l'autre autant qu'à nous-mêmes, nous donnerait plus de souplesse, le sens d'une authentique hospitalité dans nos relations fraternelles, où régneraient la révérence, « la cérémonie et la précaution ».

Gabriel Ispérian